

Lettre d'adieu à Terezita de Jesús

Pierre Nepveu

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nepveu, P. (1993). Lettre d'adieu à Terezita de Jesús. *Liberté*, 35(4-5), 8–17.

PIERRE NEPVEU

LETTRE D'ADIEU À TEREZITA DE JESÚS

Octobre printanier à São Paulo. Primavera. Primevère. Premier voir. Le troisième monde sous l'ardeur du soleil tropical, après les fronts froids venus de l'énorme corps de glace de l'Antarctique. Dans les favelas, le long de l'autoroute marginale, les lumières brillent le soir dans les cuisines de terre et de ciment, la fiente des oiseaux tombe sèche et drue sur les toits de tôle. Des ombres se couchent. Celles de Terezita de Jesús, de Manoel Valeriano et de tous les autres : amoureux sentimentaux, travailleurs de l'ombre, marcheurs du destin arrivés au terminus et ne sachant plus comment repartir.

*

Je suis assis dans les jardins de Butantan et je lis des poèmes. « Mundo mundo vasto mundo... » de Carlos Drummond de Andrade, et je pense : petit, petit monde... Je lis presque toujours des poèmes lorsque je suis en voyage, de préférence ceux du pays où je me trouve. Les poètes sont les meilleurs des voyageurs immobiles. Ils ont le sens de la pause. Ils s'arrêtent dans un hôtel le soir et ils écoutent l'eau qui mugit dans la tuyauterie, ils en éprouvent un frisson de mélancolie. Ils s'assoient comme Drummond dans un jardin, ils assistent « à la croissance collégiale des petites filles » et ils sourient « aux femmes au ventre rebondi ». On a dit de

lui qu'il était « le plus sédentaire des globe-trotters de la poésie contemporaine ». Et c'est vrai : même l'Amérique, ce « continent vide », est pour lui tout le contraire d'un espace que l'on cherche à traverser et à conquérir. C'est un oui-dire, le souvenir du voyage et de la solitude de tous ces autres, qui ont parcouru à pied, à cheval, en avion ou en bateau les chemins du continent. On est assis dans un jardin, au milieu d'une petite ou d'une grande ville, et l'on se souvient du Nouveau Monde : voyageurs, solitudes, désenchantement. Mais le poète brésilien ne pense pas qu'il y ait là un vice irrémédiable : il imagine un sourire sur le visage des voyageurs américains, et aussi sur son propre visage. Ce sourire n'est pas radieux, pas complètement dégagé. C'est le sourire de la douleur surmontée, de la solitude à l'écoute d'autres solitudes, c'est le sourire du désenchantement devenu sagesse.

*

« Je n'aurai jamais voyagé vers autre pays que toi », pays de bois brûlé, de poèmes cannibales, d'enfants qui chantent dans les culs-de-sac de l'Histoire. Mais à présent je suis las de tous les voyages et je me trouve assis dans un jardin où il y a des fosses à serpents et beaucoup d'écoliers, des adolescentes vêtues de bleu qui longent un sous-bois rempli de fougères et de feuilles géantes. Je ne veux plus voyager. Je n'en ai plus le temps. J'en ai assez du Nouveau Monde, de ses distances épuisantes, de ses terminus introuvables. Je voudrais être comme Emily Dickinson qui a passé toute sa vie à arpenter son jardin et à écouter voler les mouches dans sa chambre, en sachant qu'elle allait mourir accompagnée par leur éternel bourdonnement. À l'entrée du tunnel lumineux qui donne sur l'au-delà, c'était cela qu'elle allait entendre comme le dernier signe de vie de cette vie : quelques

grosses mouches cognant contre la vitre, sillonnant l'air pesant et âcre de la chambre où l'on a dormi tant de nuits et d'où parfois au matin l'on apercevait les champs remplis de marguerites, autour d'un cheval musclé qui jouait du chasse-mouches avec sa queue.

*

Je lis les poèmes de Drummond de Andrade et je pense à toi, Terezita de Jesús, que je n'ai jamais vue et ne verrai jamais. Le vaste monde est bien petit, pour que nos destins en soient venus à se croiser en cette ville de Saint-Paul, en ce printemps où je vois tout pour la première fois. Peut-être as-tu dormi près d'ici, sur les hauteurs d'une colline surplombant l'autoroute marginale, dans une cabane de tôle et de terre, par des nuits froides où soufflait le vent de l'Antarctique. Peut-être as-tu pris l'autobus dans l'affreuse Avenida Vital Brasil, pour te rendre dans un quartier riche, dans une villa du Jardim Paulista, d'Alto de Pinheiro ou peut-être dans Pacaembu, pour y laver des planchers et préparer le repas du soir pour les maîtres du foyer. Qui sait même si tu ne t'es pas penchée sur les fosses à serpents de ce jardin de Butantan, un jour de congé. Des écolières en jupe bleue étaient venues apprendre comment la chimie peut transformer leur venin en vaccin, et il y avait des chiens qui s'ébattaient comme aujourd'hui autour du musée, fidèles à leur race : urine et salive, mots de gorge et de queue, zigzags. Les oiseaux étaient de plumes et les enfants de rire et de larmes. São Paulo au printemps, dans les jardins de Butantan. Mais peut-être n'as-tu jamais eu le loisir de venir ici : tu travaillais trop, ton ventre jeune pesait déjà trop lourd, ou tu ne savais même pas que ce jardin existait, au bout de l'Avenida Vital Brasil remplie de fumées d'alcool crachées par des autobus à la queue leu leu, emportant des corps fatigués aux visages gris.

*

Tout ce que je sais de toi : ton père et ta mère t'avaient donné un nom de petite sainte et tu étais née là-bas, à l'ouest, dans ce pays du Paraguay, à Asunción peut-être, où l'on entend le bruit de bottes des milices, ou peut-être quelque part dans la vallée du fleuve, et tu voyais par ta fenêtre des bœufs brouter leur carré de prairie, et tu entendais les mouches voler et se cogner bêtement contre la vitre. Tu pensais : il y a trop de peur et de misère ici, il n'y a pas d'issue, pas d'avenir, ce lieu n'est pas assez grand pour moi, Asunción même est trop petite. Un jour, tu as pris le train ou l'autocar et tu es descendue presque naturellement dans cette ville de São Paulo, immense comme une province. Tu es arrivée toute seule, Terezita, dans la ville de Saint-Paul. Tu devais avoir en poche une ou deux adresses : cousins lointains, immigrants du Paraguay, naufragés du grand miracle brésilien devenu cauchemar. Mais peu importe puisque le destin avait tout préparé pour toi. Tu as marché longtemps avec ta petite valise, dans le dédale des rues piétonnières du centre-ville, en tendant l'oreille vers cette langue portugaise que tu avais crue si semblable à la tienne et qui soudain te serrait le cœur tellement elle te semblait fermée, indéchiffrable. Sur le Viaduto do Cha, des marchands étalaient leurs bijoux et leur pacotille. L'un d'eux offrait de ces bâtonnets ouatés dont on se sert pour se nettoyer les oreilles et pour mettre de la vaseline dans le nez des bébés. Tu en as acheté un paquet, pour rien, simplement parce que l'homme t'avait souri. Puis, tu as débouché sur la Praça da Sé sans que personne ne te remarque, sauf peut-être quelques cireurs de chaussures désœuvrés qui se retournèrent sur ton passage. Tu ne savais pas où aller. Le métro ? La cathédrale ? Tu étais au bout du voyage, là où il faut réapprendre l'art d'habiter.

*

Je ne suis pas venu au Brésil pour te connaître, Terezita de Jesús, et je ne pourrai jamais vérifier si tu étais bien la petite métisse fière et têtue que j'imagine, avec un front large et des yeux perçants. Assis dans l'autobus qui parcourt l'inférieure Avenida Vital Brasil, je lis des poèmes et je garde serrée dans ma poche la lettre d'un juge où ton nom apparaît, avec celui de Manoel Valeriano, l'homme de Bahia que tu as rencontré ici, avec qui tu as dormi tant de nuits. Tout ce que je sais se résume à peu de chose : nous avons voyagé, toi toute seule à partir de ton petit pays coincé entre les géants de l'Amérique australe, moi avec ma compagne de ma lointaine contrée nordique, et nous sommes débarqués dans l'immense ville de São Paulo, chacun dans son monde et dans son temps. Et je comprends tout à coup que les vrais voyages sont verticaux : au-delà des distances parcourues, vient l'heure où l'on se met à creuser, à fouiller en soi-même comme si l'on était un sol. C'est le point des croisements et des rencontres imprévues, c'est le carrefour étagé de l'âme : morceaux de vie, de langues, de souvenirs. Éclats essentiels, tous réunis. Il n'y a plus de voyage.

*

Tu n'as sans doute pas beaucoup vu le Brésil, Terezita. Ni les gauchos à cheval du lointain Rio Grande do Sul, ni le Minas, ce Minas « intérieur et profond » qui était le pays natal de Drummond, tu n'as jamais entendu les églises blanches battre leurs cloches à toute volée dans le ciel d'Ouro Preto, ancienne ville riche, cité de l'or noir, oxydé, ferreux, et de mille pierres précieuses qui ne brillent plus que dans l'éclairage savant d'un musée. Tu n'as jamais vu les trésors d'Ouro Preto, tu ne

peux savoir à quel point tu te serais reposée dans le calme de ses petites rues en pente que dévalent des enfants à vélo et où les vieilles femmes s'avancent d'un pas hésitant, fatiguées de monter et de descendre et pourtant sereines, comme si elles gardaient sur leur visage le sourire des anges qui sont partout. Peut-être aurait-il mieux valu que tu immigras là-bas plutôt qu'ici, mais on n'immigre pas de nos jours à Ouro Preto, qui repose comme un village dans les replis des montagnes du Minas. C'est à São Paulo que l'on vient, de Salvador et de Recife, de Belém et parfois d'Asunción, en ne sachant pas qu'Eldorado n'y est plus que le nom d'un centre commercial, semblable aux plus luxueux de Miami ou de Montréal.

Tu n'étais surtout pas une touriste, Terezita de Jesús, et tu n'as eu le temps ni les moyens d'aller vivre et rêver à Ouro Preto, encore moins à Salvador, dans les vieilles rues du Pelourinho ou à la basilique de Bom Fim, là où des vendeuses de rubans multicolores t'auraient sans doute promis le miracle qui aurait pu changer ta vie. Tout au plus Manoel Valeriano, une fois que tu l'as eu rencontré à São Paulo, t'a-t-il parlé de son pays de Bahia, de ses misères innombrables et de ses processions glorieuses, et surtout de la mer qui est une déesse éblouissant Salvador, depuis que les esclaves d'Afrique sont entrés au port sans espoir de retour.

Qui l'aurait cru, Terezita de Jesús ? Quel drôle de destin tissent parfois les voyages ! Comment prévoir qu'avec ton nom de petite sainte et ton passé d'Espagnole et de Guarani, tu en serais venue à tomber amoureuse d'un descendant d'esclaves noirs, dans São Paulo immense comme un petit pays ? Voyageuse têtue, traînant ta petite valise à travers la Praça da Sé ou dans quelque quartier périphérique, te rappelant tout à coup ton père et ta mère, songeant aux bœufs occupés à paître, au bord du rio Paraguay qui descend calmement vers

les cataractes du sud. Est-ce dans un parc, à un arrêt d'autobus, à un comptoir de restaurant que Manoel t'a adressé la parole ? Tu t'es sentie confuse, tu comprenais mal le sens de ses paroles qui avaient une odeur de canne à sucre et de tendresse pour l'étrangère que tu étais. Et pourtant, c'était le destin qui se dressait devant toi, même si tu l'ignoris encore : un chemin d'amour et de désillusion, un avenir de bébés qui pleuraient et de nuits froides à rêver à un nouveau départ.

*

Quand je pense à toi, Terezita de Jesús, c'est toujours l'image de ces jeunes femmes au ventre rebondi qui apparaît, celles à qui Drummond a souri tant de fois dans les jardins qu'il fréquentait, à Rio ou ailleurs. Comme ils se font vite, les enfants de ce pays ! Comme ils débordent de vies trop étroites pour les contenir ! Et comme les jeunes femmes sont tristes quand leur ventre n'est plus gros et que le temps de survivre les rattrape ! Tu as dû être triste aussi devant tes bébés, Terezita, et tu ne savais plus quoi penser de Manoel, si doux parfois et pourtant si absent, rêvant à Bahia comme tu rêvais au Paraguay, en cette immense ville de Saint-Paul, de sainte Cécile, de sainte Iphigénie, où les plus beaux jardins donnent souvent sur un enfer de bruit et de fumées. Tu priais peut-être, le soir, en écoutant mugir les camions et les voitures sur l'autoroute marginale ou dans quelque avenida sillonnée d'autobus. Tu te penchais sur tes deux filles endormies et tu pensais déjà : pardonnez-moi, mon Dieu, car je ne savais pas ce que je faisais, et tu pensais au fond de toi que même ta jeunesse n'excusait rien et que tu porterais pour toujours le poids de cette erreur qui t'avait fait tout quitter pour venir ici, et avoir des filles qui pesaient déjà trop lourd dans ta vie et à qui tu pensais n'avoir rien à donner. Tu ne pouvais même plus

dire avec certitude si tu avais aimé ce Manoel Valeriano, aux douceurs si erratiques, aux tristesses si languissantes que toutes les cachaças, toutes les caipirinhas du monde, bues à grand trait, n'auraient pu les soigner. Alors, fuir, fuir, pendant qu'il en était encore temps, reprendre la route qui par les hautes terres du Parana te reconduirait chez toi, admettre que tous les départs ne sont pas bons, que toutes les Amériques ne sont pas des Eldorados. Tu as choisi orgueilleusement, Terezita de Jesús, d'être une mère indigne et de souffrir d'un terrible remords, en espérant pouvoir dire que la pire souffrance n'est pas celle-là, mais celle de se sentir dans le cul-de-sac de soi-même, dans une histoire bouchée que rien ne pourra plus changer. Alors, comme une criminelle de grand chemin, tu es repartie avec ta petite valise, les laissant derrière toi, tes deux filles et lui, dans ce Brésil qui est un monde trop vaste, et j'imagine que le voyage de retour fut long et difficile, et qu'en passant la frontière tu as eu un pincement au cœur en songeant à ce que tu abandonnais derrière toi.

*

J'ai connu le Brésil mais je ne te connaîtrai jamais, Terezita de Jesús. Personne ne te connaît plus par ici, c'est à peine si l'on se souvient de ton passage. Même Manoel Valeriano, ivre de cachaça brûlante, a du mal à se rappeler ton visage et ton corps. Il doit se demander parfois s'il a rêvé, si même les filles que tu lui avais laissées sur les bras n'étaient pas quelque illusion tenace, comme celles que l'on cherche à chasser avec de grands gestes d'endormi croyant agir sur ses propres rêves. Mais non, il sait bien que non, et il descend la rua da Consolação en se cherchant désespérément une autre vie, une vie où il n'y aurait encore rien eu, ni une belle jeune fille du Paraguay, ni son ventre deux fois rebondi, ni des

bébés qui vous sourient sans savoir que vous ne pouvez plus rien pour eux.

*

Au bout de l'affreuse Avenida Vital Brasil, déjà très loin des jardins de Butantan, commence l'Avenida Rebouças où se pourchassent les autobus vers les quatre coins de la ville, en crachant leur fumée noire d'alcool. On aperçoit la foule qui entre dans les galeries Eldorado, on passe devant des écoles de langues (anglais, espagnol) et de secrétariat, des instituts d'informatique, des agences de voyages, un ou deux hôtels. Près des gratte-ciel de l'Avenida Paulista, on descend de l'autobus et on prend à gauche vers un cimetière, le long duquel on descend une rue en pente raide. Si tu es venue ici, Terezita, c'était pour laver des planchers dans les riches maisons protégées par des chiens et des gardiens de sécurité qui lisent leur journal, en guettant les rares passants du coin de l'œil. Mais les beaux quartiers sont nombreux à São Paulo, et il est bien possible que tu n'aies jamais mis les pieds à Pacaembu et que tu ne sois jamais descendue jusqu'au bout de la rua Angatuba, où se trouve l'entrée grillagée d'un autre jardin. Cette ville est si grande et si tumultueuse que les jardins y ont un prix inestimable pour le voyageur. Mais celui-ci n'est pas comme les autres et ni les voyageurs ni les poètes n'y viennent flâner. C'est un jardin où sont logés des enfants, dans un grand immeuble aux corridors larges remplis d'échos. Je sais bien, Terezita, que c'est un drôle d'endroit pour te dire adieu, et je sais tout autant qu'il est étrange de dire adieu à une personne que l'on n'a jamais vue ni connue, à une obscure petite femme du Paraguay venue vivre à São Paulo une erreur de jeunesse, et retournée dans l'anonymat de son pauvre pays.

Adieu quand même, Terezita de Jesús, où que tu

sois. Aujourd'hui, c'est le printemps d'octobre à São Paulo et le vent est tiède après des jours de pluie froide. Si Drummond de Andrade était ici, il sourirait sans doute devant tous ces enfants qui jouent et il dirait peut-être, dans la drôle de langue qui est la sienne : « Les enfants grandissent tellement, et continuent tellement jardin, mais tellement jardin dans l'après-midi rousse. » Et tu penserais peut-être qu'il dit n'importe quoi, que cela n'a aucun bon sens de parler d'enfants qui sont tellement jardin, ni en portugais, ni en espagnol, ni dans aucune langue connue. Et pourtant, il a raison. Tes filles que Manoel a finalement conduites ici, et qui ne te connaissent guère plus que je ne te connais, Terezita, elles sont ce jardin, et ce jardin est elles, entièrement. Ici, et nulle part ailleurs, au croisement de tous les voyages. Filles, jardins. Filhas, jardim. Au milieu de São Paulo.

*

Et voilà pour toi ces mots d'adieu, Terezita de Jesús : je tiens ta plus petite fille dans mes bras, en ce jardin d'où la ville paraît tout à coup s'être éloignée : immeubles à perte de vue sur les collines éblouies par le soleil. Je la tiens dans mes bras et je lui chante une chanson qui parle d'un autre printemps, celui de mon pays boréal, quand le mois de mai fleurit et que les filles sont belles. Je lui chuchote : viens, nous allons faire un voyage vers le nord des Amériques. Elle ne sait pas de quoi je parle. Elle a cessé de pleurer.

Un jour, à Montréal, je lui parlerai de toi, du Paraguay, et de ton nom de petite sainte. Je lui dirai que j'ignore presque tout de Terezita de Jesús.